

E. BENVENISTE

aujourd'hui

Actes du Colloque international du C.N.R.S.

Université François Rabelais

Tours, 28 - 30 septembre 1983

tome II éd. Jean TAILLARDAT

Gilbert LAZARD

Guy SERBAT

Ouvrage publié avec le concours du
Centre National des Lettres.

1^{re} partie : Grammaire comparée :

F. Adrados ; F. Bader ; P. Flobert ; J. Grisward ;
J. Haudry ; R. Hiersche ; E. Neu ; G. Pinault ;
E. Risch ; M. Ruipérez ; C. Sandoz ; K. Strunk ;
O. Szemerényi ; J. Taillardat.

2^e partie : Etudes iraniennes :

G. Bolognesi ; J. Duchesne-Guillemin ;
I. Gershevitch ; P. Gignoux ; C. de Lamberterie ;
G. Lazard ; R. Schmitt ; G. Redard.

DIFFUSION
ÉDITIONS PEETERS
B. 3000 LOUVAIN B.P. 41

Francisco R. ADRADOS

LA FLEXION NOMINALE DU GREC ET DE L'INDO-EUROPÉEN III A LA LUMIERE DE CELLE DE L'ANATOLIEN

I. Particularités de la flexion de l'Anatolien

Les différences entre les diverses flexions nominales des langues anatoliennes et celles des langues que j'ai appelées ailleurs Indo-Européen III, c'est-à-dire, celles utilisées pour la reconstitution traditionnelle de l'Indo-européen, ces différences donc sont, de toute évidence, moins appréciables que celles qui existent entre leurs systèmes verbaux respectifs. Elles sont néanmoins importantes. Je me suis occupé d'elles dans quatre travaux récents, sous presse : "Der Ursprung der Grammatischen Kategorien des Indoeuropäischen" (dans les *Actes de la VII^e Fachtagung für Idg. Sprachwissenschaft*), "Binary and multiple oppositions in the History of the Indoeuropean", "Some archaisms in nominal Inflection of Anatolian", et, "The Origin of the indoeuropean Desinences of Dat. Loc. sg.". Dans ces travaux, je donne la bibliographie pertinente et je présente mes opinions personnelles. D'autre part, aussi bien dans *Origen de la flexion nominal indo-europea* de F. Villar¹ que dans ma *Lingüística indoeuropea*², une série d'opinions ont déjà été avancées sur les origines de la flexion nominale indo-européenne en général, opinions basées en grande partie sur les données de l'Anatolien et sur des interprétations tirées de la théorie des laryngales avec appendice. Je crois que ces opinions continuent, essentiellement, à être valables, bien qu'elles aient été perfectionnées dans les travaux cités en premier lieu.

Dans la mesure du possible, le présent article ne va pas répéter ces opinions : il va se centrer sur l'utilité de l'étude de la flexion de l'Anatolien pour une meilleure compréhension des origines de la flexion de l'I.E. III. Dans ce groupe, le Grec ancien est étudié plus en détail et donné comme exemple notable, mais les conséquences sont plus vastes.

Remarquons cependant, avant de commencer, que le présent article n'est pas une recherche de tous les aspects de la flexion nominale de l'I.E. III, pas

x) Pour les concepts d'Indo-Européen III (celui de la reconstruction traditionnelle) et d'Indo-Européen II (conservé en partie dans l'Anatolien), je renvoie à des travaux antérieurs : entre autres "Arqueología y diferenciación del Indoeuropeo", *Emerita* 49, 1979, p. 261-282 (trad. allemande *Die räumliche und zeitliche Differenzierung des Indoeuropäischen im Lichte der Vor- und Frühgeschichte*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 27, 1982)

¹ Madrid, C.S.I.C. 1974

² Madrid, Gredos, 1975

même du Grec : il se limite à quelques aspects importants. Par exemple, il ne touche que très légèrement aux problèmes d'alternance et d'accent (division du Dat., Loc., et Instr., création de l'Abl.); il n'aborde pas non plus, cela va sans dire, les innovations dialectales ou d'origine récente. Il se centre sur la forme la plus ancienne des désinences casuelles.

De façon sommaire et en me référant constamment aux travaux antérieurs (où l'on trouvera – nous l'avons dit – des données bibliographiques), les éléments que l'Anatolien peut apporter à une personne intéressée par le sujet qui m'occupe sont, principalement, les suivants :

1. Caractère secondaire de la flexion thématique. Son origine récente était monnaie courante parmi les spécialistes de l'Indo-Européen, au moins depuis le livre de F. Specht³ et, d'autre part, on percevait clairement l'existence d'anciennes formes athématiques dans cette déclinaison thématique : par exemple, le Gen. sg. du type lat. en *-ī* et les féminins en *-ī*, qu'on reconnaisse ou non leur identité d'origine⁴. Mais maintenant les choses sont beaucoup plus claires. Nous avons, d'un côté, les formes comme *kurur* "ennemi", *kešsar* "main" etc. qui peuvent s'employer, sans plus, comme Nom. et Acc. sg. et aussi comme Nom. pl.; mais, à côté, on emploie des formes avec *-aš* et *-an* pour les deux premières fonctions. Donc, *-aš* (Nom. sg., Gen. sg. et pl.; Dat. -loc. pl.) et *-an* (Acc. sg., Nom. -Voc. -Acc. sg. n., Gen. pl. et traces d'autres emplois) sont de simples éléments ajoutés au thème : à mon avis, de simples allongements grammaticalisés.

2. Ce panorama montre l'usage multiple des thèmes purs et parfois, leur substitution progressive par des formes pourvues de désinence. Il faut ajouter le fréquent usage de thèmes purs au Dat. -Loc.⁵ et dans d'autres cas⁶. Ceci confirme, naturellement, l'archaïsme de l'usage des thèmes purs, dans des fonctions très variées, en I.E. III et, concrètement en Grec : je veux me référer à ceux en *-ā*, *-ā*, *-āi* et en *-ei*, *-i*, comme étant ceux dont nous allons nous occuper davantage. Très important : ce panorama démontre que les formes de la flexion thématique en *-e* (Voc. sg.) sont récentes et que les prétendues formes en *-o* (d'où dériveraient un Nom. pl. **-o-es* et un Dat. sg. **-o-ei*, comme on l'affirme) n'ont jamais existé. Le *-e* et le *-o* ne sont rien d'autre

³ *Der Ursprung der Idg. Deklination*, Goettingen, 1944.

⁴ Cf., parmi la bibliographie, J. Gil, "El genitivo en *-ī* y los orígenes de la declinación temática", *Emerita* 36, 1968, pp. 25-43; T. González Rolán "Estudio sobre la primera declinación latina", *Emerita* 39, 1971, pp. 293-304; F. Villar, op. cit., pp. 145 et suiv., etc.

⁵ Cf. E. Neu, *Studien zum endungslosen "Lokativ" des Hethitischen*, Innsbruck 1980 et, en général, F. Villar, *Dativo y Locativo en el singular de la flexión nominal indoeuropea*, Salamanca, 1981 ainsi que J. Ferrel, "The status of the Locative Case in Indo-European. The Consonant Stems and the Endungless Locative", *PICL* 10, 1970, pp. 639-643 et E. Hamp, "Locative Singular in *-o*" *IF* 75, 1970, p. 105 s.

⁶ Cf. "Some Archaisms

qu'un élément vocalique des désinences *-os*, *-om*, *-es*, et des formes **urk^uo*, **urk^ue* n'ont pas été en I.E. des mots indépendants, ce sont de simples abstractions. Il faut chercher une explication récente, secondaire, de *-e*, *-ō*, *-ōi* (qui, d'ailleurs, existent déjà en Hittite).

3. Les différentes flexions hittites (et anatoliennes en général) présentent toujours, au Dat. -Loc. sg. les mêmes formes qui varient librement : *-i*, *-a*, *-ai*, *-aia* : cette dernière est une forme hypercaractérisée avec le même *-a*, la différence sémantique qui existe parfois entre *-i* et *-a* (Loc. et Directif ou Terminatif) est, en tout cas, une création du Hittite de caractère transitoire⁷. Il est bien clair que, dans les thèmes en *-i* et en *-ai*, ces formes sont des formes radicales (présentes aussi au Nom. -Acc. -Voc. pl. n.), ce qui fait interpréter de la même façon les formes identiques de la flexion thématique qu'il faut attribuer aux thèmes en *-ā* qui sont partie de cette flexion, comme on l'admet communément. Ma théorie laryngale explique aisément ces phénomènes à partir des thèmes en **-eH₂ⁱ/ *-H₂ⁱ* : je ne peux ici que me référer à mes expositions de cette théorie⁸. Il est clair, dès maintenant, que les Dat. -Loc. (et Instr.) en **-ōi* (et en **-ō*) qui, après la confusion de leurs timbres, se sont confondus avec les formes en *-āi* (et *-ā*) dans la flexion thématique hittite et qui se sont maintenus en I.E. III, ces Dat. -loc., donc, ne peuvent être que des formes analogiques de **-āi* et de **-ā*. Il est clair aussi, comme je l'ai exposé avec plus de détail dans un article déjà cité, que *-ei*, *-i* sont originaires des thèmes en *-ā*, *-i* et ne sont pas à l'origine des désinences : de là, ils s'étendirent aux thèmes en *-u*, en *-n*, etc.

4. Le Hittite et l'Anatolien en général ont confondu, comme c'est bien connu et je viens de le dire, les thèmes en **-ā* et les formations thématiques, en une même déclinaison. Des thématiques viennent le Nom. sg. en *-aš*, le Voc. sg. en *-e*, le Nom. pl. en *-eš*, l'Acc. pl. en *-uš* ; des thèmes en *-ā* viennent le Dat. -Loc. sg. en *-i* et le Voc. sg. en *-a* ; les autres formes viennent d'une flexion ou de l'autre, après la confusion des timbres. Sans doute, préalablement, la flexion thématique était en période de formation comme on l'a dit, et celle en *-ā* était rare, puisqu'il n'existait pas encore d'opposition masc./fem., centrée sur l'opposition de ces deux thèmes ; on utilisait la forme en *-ā*, certes, pour le Nom. -Acc. -Voc. pl. n.. L'I.E. III connut donc un développement de tous ces thèmes. Mais ce développement consista en partie, précisément, à isoler en flexions à part les thèmes en **-ā* et en **-i*, identiques primitivement.

⁷ Cf. F. Villar, *Dativo y Locativo* . . . op. cit., p. 18 et suiv..

⁸ *Estudios sobre las sonantes y laringales indoeuropeas*, 2ème éd., Madrid, 1973 ; "More on the Laryngeals with labial and palatal Appendices", *Folia Linguistica Historica* 2, 1981, pp. 191-235 ; "Further considerations on the Phonetics and Morphologizations of H¹ and H^u", *Emerita* 49, 1981, pp. 231-271. Aussi l'article "The origin . . .".

5. Le point suivant est important aussi : l'identité des formes en *-os (hit. -aš) du Nom. et Gen. sg. des thématiques. J'ai interprété ce fait, d'abord dans ma *Lingüística indoeuropea*⁹, et ensuite dans des travaux postérieurs, comme dû au fait qu'un thème pur allongé pouvait fonctionner soit comme sujet du verbe, soit comme déterminant du nom : à chaque contexte correspond une spécialisation différente. Je dis la même chose des formes avec -om (Hit. -an) d'Acc. sg. an. (et Nom. -Acc. -Voc. sg. n.) et de Gen. (avec une tendance à se spécialiser dans le pluriel, comme -aš dans le sg.).

6. Il n'existe pas en Anatolien, de flexion du type *πατήρ / πατρός* fréquent plus tard (même en se passant de l'allongement du Nom.) : Nom. sg. an. -φ / Gen. -os, etc. Certes, des formes du type *kurur* peuvent avoir un Gen. *kururaš* : mais ils avaient tendance à faire de cette forme un Nom. -Gen. On peut comparer surtout des formes inanimées comme *ḫastai / -iiaš* ou, dans l'adj. *šalli / -ijas*. On trouve sûrement dans les deux cas les modèles du type animé de l'I.E. III avec Nom. sg. -φ / Gen. sg. -oš.

7. Finalement, le Hittite et tout l'Anatolien ne distinguent pas toujours le sg. et le pl. : il est bien connu que, dans ces langues, le pluriel n'est pas complètement différencié¹⁰

J'ai cité précédemment, par exemple, des thèmes purs employés comme Nom. de sg. et de pl. et j'ai aussi fait allusion à la différenciation qui n'est que partielle du Gen. sg. et pl. On pourrait ajouter bien des choses : comme le manque de cas obliques de pluriel avec -*bhi* et avec -*m*, la parfois inexistente différenciation entre sg. et pl., par exemple dans l'Instr. et l'Abl. du Hittite, les différenciations parfois secondaires telles que les Gen. pl. en -*nzan* et les Dat. -Loc. en -*anza* en Louvite cunéiforme¹¹ etc. Tout ceci ouvre la voie à l'analyse de diverses formes de l'I.E. III considérées comme récentes.

2. Les thèmes purs du Grec et de l'I.E. III

Je vais essayer de tirer d'ici quelques conséquences quant aux sources de la flexion nominale de l'I.E. III en fixant spécialement mon attention sur le Grec, comme je l'ai annoncé.

Avant tout, les nouvelles données confirment une conclusion que Franz Specht avait déjà soutenue en partant d'un autre point de vue¹². Les déclinaisons en -*ā* et la thématique sont venues se substituer à des formes anté-

⁹ Cf. p. 399 et suiv.

¹⁰ Cf., entre autres, B. Rosenkranz, "Archaismen in Hethitischen", dans E. Neu und W. Meid, ed., *Hethitisch und Indogermanisch*, Innsbruck 1979, pp. 219-228.

¹¹ On peut trouver un exposé utile de la flexion nominale des diverses langues d'Anatolie chez O. Carruba "Unità e varietà del Anatolico", *Aion* 3, 1981, p. 113-140.

¹² Cf. Der Ursprung der Idg. Deklination,

térieures. J'ajoute que la première a recueilli seulement des formes sans *-i* des thèmes en $*-eH_2^1$: formes en \bar{a} ou \check{a} , non en *-ei* ou *-i* (reléguées à la flexion en *-i* et, à partir de là, répandues dans d'autres)¹³. Nous ne trouvons même pas $\check{a}i$, sauf dans le Voc. isolé $\gamma\upsilon\upsilon\alpha\iota$. Remarquez que, dans d'autres langues indo-européennes, on trouve $*\check{a}i < -\check{a}i$ comme Nom. -Acc. -Voc. duel¹⁴. Quant à une forme $\bar{a}i$, le Grec l'a maintenue, comme d'autres langues, en la grammaticalisant comme forme de Dat. : c'est-à-dire, la régularisation nous a menés plus loin que, par exemple, l'ai., le balt. et le sl. qui conservent des restes de cette forme en dehors du Dat.

Ainsi, les formes de thème pur ont été grandement limitées en Grec, non seulement par rapport à l'Anatolien, mais aussi par rapport aux branches signalées : les divers cas de l'ai. avec $\bar{a}y-$, par exemple, démontrent un emploi original plus ample du thème pur.

Le Grec l'emploie seulement dans les formes de Nom. et Instr. (en $*-\bar{a}$, cf. pour le second cas $\kappa\rho\upsilon\phi\alpha$), de Dat. (en $\bar{a}i$) et Voc. (en \bar{a} ou \check{a}), sans parler de formes ré-interprétées comme Nom. -Acc. -Voc. pl.

Pour ce qui est des thèmes dits en *-e/o* ou thématiques, l'état du Grec est proche de celui du reste de l'I.E. III avec les nouveaux "thèmes purs" que nous connaissons déjà. Parmi eux, le Voc. sg. en *-e* naît sans doute d'une proportion entre des formes de Nom. avec *-s* et de Voc. sans *-s*, avec en plus un phénomène d'apophonie à des fins distinctives : *-is/i*, *-us/u*, *-ks/k* etc. produisent *-e* à côté de *-os*. Nous trouvons ensuite les formes $\bar{o}i/\bar{o}/\check{o}i$, les deux premières étant directement analogiques de $\bar{a}i/\bar{a}$ et la troisième forme possédant la quantité habituelle de la voyelle (c'est-à-dire avec analogie de *-os*, *-om*)¹⁵. Ce qui est remarquable ici est que, dans la mesure où il y a eu grammaticalisation (on ne sait pas exactement si c'est un fait pan-indo-européen ou dialectal), cette dernière a procédé de manière différente. Vu que le Nom. avait déjà la forme *-os*, il restait $\bar{o}i$ (Dat.), et deux formes disponibles, \bar{o} et $\check{o}i$ qui, dans quelques langues du moins, tel que le Védique, ont produit respectivement un instrumental et un Loc.

¹³ Pour l'origine commune de \bar{a} et *-ei* (résultats monosyllabique et dissyllabique d'un même groupe $*-eH_2^1$; le premier a lieu devant consonne initiale ; devant voyelle il résulterait $\bar{a}i$) je renvoie, entre autres, à l'article cité "The origin . . .". De même pour l'origine commune de \check{a} , \check{i} et $\check{a}i$, degrés ϕ du même groupe.

¹⁴ On sait que quelqu'un a voulu trouver son dérivé dans le pl. grec en *-ai*.

¹⁵ Pour le caractère secondaire de l'opposition $*\bar{o}i/*\bar{o}$ cf. J. Schmidt "Indogermanisches \bar{o} aus $\bar{o}i$ in der nominal flexion", *KZ* 27, 1885, pp. 369-392 ; et aussi V. Porzeński, "Der Dativ sg. der *-i*- Stämme im Litauischen", *IF* 31, 1912/13, pp. 423-426. Il faut, bien sûr, en dire de même du modèle $\bar{a}i/\bar{a}$: on conserve ici l'emploi de $\bar{a}i$ devant voyelle dans une série de cas, cf. "The origin . . .".

Il n'est pas du tout sûr que cela soit le cas du Grec, où l'acceptation de $\bar{o}i$ et $\bar{\delta}i$ se réalise sur des bases dialectales ($-oi$ en Arc., Béotien, Thes., Grec du N.O., éléen) avec seulement des traces de formes générales $o\acute{\iota}κοι$, $o\acute{\iota}κει$ interprétées comme Loc. et de très rares formes adverbiales en \bar{o} qu'on appelle généralement : formes d'Instr. De toute façon, nous ne nous proposons pas dans cet article de discuter à fond le problème de la date et de la localisation dialectale de la création des trois cas : Dat., Loc. et Instr. : ce qui est clair est que tous les trois, dans la mesure où ils se créèrent ici ou là, furent caractérisés par des formes essentiellement identiques : ce n'est que secondairement qu'on choisit entre les variantes $*\bar{a}i/*\bar{a}$ et $*\bar{o}i/*\bar{o}/*\bar{\delta}i$, variantes d'ordre soit phonétique, soit analogique.

Il faut dire des choses semblables sur les formes en $*-ei$ et en $*-i$ qu'on considère traditionnellement comme des formes de Dat. et de Loc. respectivement. Je crois que ce qui a été dit plus haut¹⁶ sur la base des données de l'Anatolien établit définitivement un rapport entre ces formes et les éléments finaux des thèmes en $*\bar{a}$, $*\bar{a}i$: plus tard ils se propagèrent en dehors, dans d'autres thèmes. D'autre part, Meillet¹⁷ avait déjà vu, il y a longtemps, que $-ei$ était thématique en Italique, en Slave et en Lituanien (disons aussi en Grec). Et la présence, dans ces thèmes, de formes comparables en Hittite et dans d'autres langues, comme je l'ai rappelé plus haut.

Là aussi, il est très improbable que le Grec ait hérité un état ancien avec Dat. en $-ei$ et Loc. en $-i$. Car, le fait que le Mycénien présente presque toujours $*-ei (>e)$ avec des exceptions du type $we-te-i$ dans les thèmes en $-s$, alors que les autres dialectes présentent $-i$ (avec des exceptions douteuses du type de Hom. $\Delta\iota\epsilon\upsilon\rho\epsilon\phi\eta\varsigma$), parle dans le sens que $-ei$ et $-i$ coexistaient : le Mycénien, que j'ai considéré autre part¹⁸ comme un dialecte particulier du second millénaire, fit un choix évidemment différent des autres dialectes. Il n'y a pas en Grec de trace d'une valeur particulière "Dative" ou "Locative" de l'une ou de l'autre désinence (on ne le trouve qu'en Indo-Iranien) ; ces désinences, à l'origine, sont simplement des degrés vocaliques différents conditionnés par le vocalisme des thèmes. Il n'y a pas de trace d'un Instr. indépendant.

J'insiste, de toute façon, sur le fait que je ne vais pas résoudre ici où, quand, et dans quelle mesure (dans quels thèmes) les formes de thème pur d'emploi non-Nominatif et non-Vocatif se divisèrent en divers cas adverbiaux ; ceci est valable pour les désinences qui, nées d'une coupe fautive ou par ana-

¹⁶ Et dans "Some archaisms . . ." et "The origin . . .".

¹⁷ "Le Datif singulier des thèmes en $-i$ en Slave et en Italique", *MSL* 50, 1913, pp. 378-79.

¹⁸ "Micénico, dialectos paramicénicos y aqueo épico", *Emerita* 44, 1976, p. 104 et suiv.

logie de la fin de ces thèmes, se divisèrent également. Je ne veux pas non plus aborder ici le problème particulier présenté par le type grec $\pi\acute{o}\lambda\eta\iota$ ¹⁹. Voici ce qui m'intéresse : l'I.E. III présente des thèmes purs ou bien des formes imitées d'eux, dans plusieurs cas du sg. Dans la flexion en \bar{a} au Nom. et dans l'ensemble Dat. -Loc. -Instr. (avec différenciation secondaire de formes dont je ne veux pas discuter ici l'ancienneté). De même dans diverses flexions avec Nom. avec des $-\phi$. Mais quand il y a un Nom. avec des $-s$ ou $-os$, les formes citées de thème pur ou imitées d'elles ne se trouvent que dans l'ensemble Dat. -Loc. -Instr. cité (avec la même remarque). Il y a une certaine symétrie dans la distribution des formes dans les thèmes en \bar{a} et en $-o$ et il y a une opposition claire des uns et des autres par rapport à tous les autres thèmes. D'autre part, il y a des thèmes purs en \bar{a} (dans sa forme \bar{a}) dans l'emploi du Nom. -Voc. -Acc. n. pl. : dans ce cas, il s'agit d'une espèce de "coupling" secondaire entre deux thèmes. Et il manque les formes avec $-i$.

On peut dire, en définitive, que l'état que présente l'I.E. III, si on exclut certaines différences dans la distribution ou dans les spécialisations de thèmes purs, est assez uniforme *grosso modo*; il existe aussi, sur ce point, une affinité face à l'Anatolien qui a un Nom. sg. en $-aiš$ et un Dat. -Loc en $-i$ dans des thèmes comparables à ceux en $*\bar{a}$ dont je parle. Or, il faut remarquer que si le Grec conserve des thèmes en $*H_2^i$ d'un autre timbre, le o avec nom. soit sigmatique ($\chi\rho\acute{\omega}s$, $aiδ\acute{\omega}s$) soit asigmatique ($\piειθ\acute{\omega}$), il a éliminé par contre les thèmes en $*H_1^i$ qui ont produit des formes avec Nom. sigmatique en Latin et en Lituanien. Il faut remarquer que les thèmes cités en $*H_3^i$, du fait qu'ils sont restés un peu marginaux, n'ont pas admis la régularisation de ceux en \bar{a} : l'alternance $\bar{o}/-oi-$ qu'ils présentent est parfaitement comparable à celle $\bar{a}/-ei$ qui, comme j'ai dit, a été éliminée dans tout l'I.E. III.

3. Les cas avec $-s$ et avec $-m$

Pour ce qui est des thèmes purs et de ceux qui en sont dérivés : avec l'exception du type $\piατ\acute{\eta}\rho$ ($\piατ\rho\acute{\sigma}$) et de restes minimes du type $ai\acute{e}\nu$, $ai\acute{e}\varsigma$, le Grec a imposé des formes issues des thèmes en $*H_2^i$ dans une mesure beaucoup plus grande encore que d'autres langues indo-européennes qui conservent ou laissent entrevoir, pour une période préhistorique, des formes plus nombreuses de cas avec désinence $-\phi$ de thèmes en consonne ou sonante.

¹⁹ Je l'ai considéré comme une possibilité phonétique par gémination de la laryngale : $*-eH -H^0$, cf. *Estudios sobre las sonantes* . . . op. cit., p. 342. Il existe d'autres hypothèses : qu'il soit analogique d'un Nom. sg. $*\bar{e}is$ (Beekes, "The Greek $-i$ and $-u$ Stems and $p\acute{o}lis$, $-eos$ ", *Glotta* 51, 1973, pp. 228-245 : à mon point de vue, ceci ne présente pas une grande différence, l'origine de la longue serait la même), ou qu'il soit également analogique du type $\betaασιλ\eta F$ - (J.-L. Perpillou, "Autour du locatif des thèmes en $-i$ ", *BSL* 73, 1978, pp. 293-299).

Il s'agit maintenant d'étudier l'origine des autres formes de la flexion nominale de l'I.E. III : les Nom. sg. sigmatiques, l'Acc. et le Gen. sg., les formes de plur. et de duel, tout cela pour les noms animés. Et, pour les inanimés, les formes de Nom., -Acc., -Voc. dans la mesure où elles ne sont pas des thèmes purs.

J'ai déjà dit que l'Anatolien nous fait voir, dans le cas de la flexion thématique, que *-os* est un élément ajouté purement occasionnel, non nécessaire ; de même, *-om* à l'Acc. sg. Ceci fait penser au caractère secondaire du classement des autres noms (athématiques) dans une classe avec Nom. sg. avec *-s* et dans une autre avec ϕ . Je l'ai déjà suggéré plus haut, en me servant de l'Anatolien. Le Grec apporte son appui à cette thèse dans la mesure où il présente des hésitations comme celle \bar{o}/\bar{os} citée avant et comme d'autres dans les thèmes en *-nt* et même dans ceux en *-r* (*μάκαρας* chez Alcman, crét. *ματινρας*) et en *-n* (*ῥίς, πτείς*). Le classement, qui comporte l'attribution des thèmes en \bar{a} à la classe asigmatique, est, du reste, propre de l'I.E. III, en termes généraux.

Tout ceci est essentiel si on veut comprendre ce qui est arrivé dans les autres cas, ceux pourvus de désinences auxquelles je viens de faire allusion et qui sont seulement deux : *-s* et *-m*. Il est curieux de constater comment, sur une base initiale si étroite, on a pu construire une flexion aussi complexe.

A mon avis, le point de départ de tout le problème de la définition des cas avec désinences *-s* et *-m* est le suivant : entre le Nom. sg. en *-os* et le Gen. sg. aussi en *-os*, il existe une identité formelle qui provoque une distinction formelle dans l'I.E. III ; et il existe aussi un problème semblable pour le pl. de cette même flexion. L'étude de ce premier problème va nous servir de point d'appui pour en étudier d'autres similaires : dans les cas en *-s* d'autres flexions ; et dans ceux en *-m* dans toutes.

En commençant, comme je dis, par la flexion thématique, l'Anatolien a séparé ici radicalement, pour une fois, le Nom. sg. du pl. : ce pluriel avec *-es* est construit directement sur le thème dans sa forme athématique, ou bien il est une variante secondaire de *-os* pour marquer le pl. Evidemment, il faut admettre une phase antérieure dans laquelle le Nom. pl. est soit cette forme athématique de référence, soit la même forme munie de *-os*. Il faut admettre que le Nom. en *-os* fonctionnait en même temps comme sg. et pl., car il en était de même dans les autres cas (il existe *-as* au Gen. et Dat. pl. et peut-être au Nom. en Palaïte) ; en outre, le Nom. pl. en \bar{os} de la plupart de l'I.E. III doit être interprété comme une forme avec allongement destiné à éliminer l'ambiguïté²⁰. C'est une forme en effet qui présuppose une forme antérieure en

²⁰ Villar opine déjà ainsi, *Origen* . . . , p. 309 et suiv. : il cite le parallèle de l'allongement du Nom. sg. asigmatique tel que Kuryłowicz l'explique : *L'apophonie indo-européenne*, Wrocław 1956, p. 142 et suiv.

*-os. De même que le Nom. pl. en *-oi qui se trouve dans plusieurs langues, soit comme forme unique (en Balt., Sl., Lat., Gr.), soit simultanément avec l'autre (par exemple en Celte). Après cela, il est clair que *-oi doit être forcé-ment analogique et, dans ce cas, manifestement, non de *-āi (de diffusion réduite et secondaire), ni d'aucune forme avec *-Hⁱ (car il n'existe pas de formes parallèles avec *-ō). Le modèle est, sans doute, celui qu'on revendique traditionnellement : un *toi (racine pure + élément adverbial-pronominal -i) *urk^uos* a produit *toi *urk^uoi*.

Il faut observer, au passage, que la raison du maintien des Nom. pl. en *-ās (sauf dans des modifications secondaires) est due au fait que, là, il n'y avait pas d'ambiguïté : le Nom. sg. asigmatique étant en *-ā, le pl. en *-ās ne produisait pas de confusion. Ou, s'il la produisait, celle-ci était moins dange-reuse : je veux dire, l'ambiguïté avec le Gen. sg. en *-ās. Je reviendrai plus tard sur ces Nom. pl. en *-ās.

J'insiste maintenant sur les formes en *-os de Nom. Gen. sg. (aussi au Gen. pl., je viens de donner mes explications sur le Nom. pl.). J'ai déjà dit que, à mon avis, ce -s n'est ni "actif" ni "ergatif", ni, dans le cas du Gen. un relation-nel ; je ne crois pas non plus que le Nom. dérive du Gen.²¹. C'est un allonge-ment qui pouvait s'ajouter au thème pur et qui, dans certains contextes, indi-quait le sujet (Nom.) et, dans d'autres, le déterminant du nom (Gen.) : ce sont les contextes qui conditionnent le signifié et non le contraire. Cependant, il est évident qu'il existait aussi des contextes ambigus.

Les tentatives de différenciation du Nom. et Gen. en *-os déterminent toute l'histoire de la flexion thématique de l'I.E. L'ambiguïté se conserva uni-quement en Hittite, en Paläite et, en partie, en Louvite cunéiforme (seule-ment au sg.). Dans d'autres langues, il y a d'autres formes adjectivales telles que -ašši en Louv. cun., -aši, -aša en Louv. hiér. ; il faut comparer les adjectifs hittites en -ašša. L'adjectivation est secondaire, il s'agit de génitifs originaux. D'autre part, en Lycien, il existe des génitifs et adjectifs en -ahi et d'autres que j'ai interprétés comme de simples thèmes purs en *-eH₂ⁱ.²² Et le Lydien a des formes avec une désinence -i, parfois aussi adjectivés (-li-). De son côté, le pluriel a eu tendance à se spécialiser sous la forme *-om > -an, comme on l'a déjà dit ou, dans quelques langues, avec des formes dérivées²³.

²¹ Je renvoie à mes exposés dans *Lingüística indoeuropea*, p. 398 et "Some archa-isms . . .".

²² Cf. "Some archaisms . . .".

²³ "Der Luwische Genitiv auf -ašša", *RHA* 30, 1972, p. 89-90.

Ainsi donc, la ligne centrale de l'I.E. III, avec son **-osiō* ne fait qu'éliminer l'ambiguïté de *-os* de façon comparable à celle du Louvite : aussi bien si le Louv. *-ašša* vient de *-osiō* comme le propose Georgiev²⁴ ou non. Tenons compte du fait que d'autres langues indo-européennes présentent **-oso*, comme le Germanique. Dans d'autres langues, il existe encore, comme on sait, la forme si discutée *-ī* ajoutée directement à la racine. Evidemment on conservait la possibilité d'utiliser le thème pur comme génitif à côté de la forme avec **-os*; et on lui ajoute ensuite le suffixe cité.

La raison pour laquelle *-iō*, *-o*, *-i* s'ajoutent à **-os* du Gen. thématique et non à **-os* ou **-s* des autres déclinaisons, est bien claire. Dans celle en *-ā*, le Nom. sg. étant asigmatique, la postérieure caractérisation du Gen. en *-ās* n'était pas nécessaire. Elle ne l'était pas non plus dans les flexions athématiques : l'opposition Nom./Gen. se marquait grâce à *-φ* / *-os*, *-s/-os* et même *-s/-s* (mais, dans ce dernier cas, dans quelques langues grâce à des différences de degré vocalique (**-is/*-eis*, etc.).

Dès l'I.E. II, une autre façon d'éliminer l'ambiguïté de *-s* est celle qui sépare une forme de Nom. sg. d'une autre de Nom. pl. J'ai déjà dit que c'est ce qui arrive avec *-os* vis-à-vis de *-ōs* dans les thématiques et qu'il s'agit d'une innovation de la part de l'I.E. III. Mais il existe encore une autre "spécialisation" pour marquer le Nom. pl. : c'est *-es*, bien sûr en I.E. III, mais aussi avant en I.E. II.

De toute façon, il faut rappeler qu'en Anatolien nous trouvons encore une identité Nom. sg.-pl. : cf. *halkiš*, *zahhaiš*, etc. et aussi des thèmes consonantiques, comme on l'a dit plus haut. Il existe en même temps, clairement, des oppositions du type **-s/*-es* qui peuvent être parfois d'origine phonétique mais qu'il faut plutôt interpréter comme un procédé distinctif. L'I.E. III a donné le modèle pour le type *-φ/-es*. Quant au Hit. **-os/*-es* déjà signalé, c'est probablement une tentative (qui n'est pas suivie par d'autres langues) de distinguer le nombre par le timbre vocalique ; même s'il peut s'agir aussi d'un **-es* ajouté secondairement, cf. supra.

Les Nom. pl. en **-ās* de l'I.E. III sont plus difficiles à expliquer. Je les considère comme un dérivé secondaire (encore absent de l'I.E. II) à partir d'une forme en **-ā* (indifférente au nombre). Sa création en I.E. III est en rapport avec l'opposition **-φ/*-es* dont je viens de parler : il y a ici **-ā-s* avec une simple marque de pl. *-s* après la voyelle. Cette marque de pl. avec *-e* (Hit. **-es* face à **-s*, **-es* face à **-os*; I.E. III, **-es* face à **-s* et **-φ*, **-s* face à **-φ*,

²⁴ Georgiev, "Die Eigentümlichkeiten der hethitischen Nominal flexion" dans *Flexion und Wortbildung*, ed. H. Rix, Wiesbaden 1975, p. 106.

*-ōs face à *-os), il faut la mettre en rapport avec la transformation de -s en marque de pl. dans d'autres cas, déjà amorcée en I.E. II et développée en I.E. III.

J'insiste, d'autre part, sur le fait que *-os avait encore d'autres fonctions dans les langues anatoliennes (Gen. pl., Dat. pl.), fonctions qui ont été éliminées en I.E. III. Il s'agit de la même tendance qui réduit aussi l'emploi des thèmes purs.

Là-dessus, je vais parler des formes avec dés. *-om ou *-m; *-om (> Hit. -an) est propre des noms thématiques : en I.E. II cette désinence marque l'Acc. sg. mais aussi le Gen. sg. et pl. en tendant à spécialiser son emploi au pl., mais pas uniquement des thématiques, cf. *ḫumandan* (et Gen. sg. pl. -aš) d'un thème en -nt. L'acc. pl. a déjà reçu une marque spéciale, voir plus loin; quant au Gen., il reste certainement parfois quelque ambiguïté, même si on a recours à divers procédés, tel le Lydien, avec -av au Gen. pl., porte -λ à l'Acc. sg.; le Louv. allonge le Gen. en -nzan. -an, aussi bien que -aš, déborde les limites du Gen. (Dat. pl. -anza en Louv. cun., etc.).

Quant aux formes thématiques en *-om de Nom. -Acc. -Voc. n., j'ai déjà dit que je les considère comme d'anciennes formes d'Acc. : elles n'apportent morphologiquement rien de nouveau.

Il faut avoir cette situation présente à nos yeux pour comprendre les phénomènes de l'I.E. III. Ici, il est habituel, comme on sait, d'opposer *-om comme Acc. sg. thématique (dans les athématiques il y a *-m) à *-ōm comme Gen. pl., c'est-à-dire : l'I.E. III a réduit *-ōm au pl.²⁵ et il l'a allongé avec une finalité distinctive : c'est le procédé que nous connaissons déjà. Mais il n'a pas dû atteindre une diffusion absolue en I.E. III. : ainsi les formes anciennes du Slave et peut-être du Latin viennent de *-ōm. Mais l'ambiguïté consécutive (anc. sl. *vlükŭ*) fut dissipée plus tard par divers moyens²⁶. Dans d'autres langues, il y a aussi des formations récentes avec la même intention clarifiante : en Germanique par exemple avec son -ēm et même en Latin où *-ōm (original ou abréviation de *-ōm) produisait l'ambiguïté en question et les Gen. pl. en -ōrum se formèrent.

Or la situation était plus grave dans les thèmes en *-ā où *-ām était Acc. sg. et (nous le supposons) Gen. sg. -pl., puis seulement pl. Je pense que la forme

²⁵ Avec une exception en Gr. Chypr. et peut-être en Mycénien, cf. V. Pisani "Sul genitivo miceneo dei temi in -o", *PP* 65, 1959, p. 81-86.

²⁶ Cf. F. Kortlandt "On the History of the Genitive plural in Slavic, Baltic, Germanic and Indoeuropean", *Lingua* 45, 1978, p. 281-299.

**āsōm* du Gr. et du Lat. est simplement la forme non-numérique de Gen. **ās* à laquelle s'ajoute **ōm*. C'est-à-dire : il s'agirait d'une forme agglutinée, comme plusieurs autres que nous allons voir au pl. et comme c'est l'habitude en Tokharien. D'autres langues ont dû chercher des solutions différentes : ainsi, l'ai. suit l'analogie des thèmes en *-n* (*-ānam*). Il y a aussi des langues où, comme en Got. et en Lit., l'évolution phonétique crée des différences morphologiques (Got. *giba/gibō*, Lit. *gálva/galvỹ* avec place différente de l'accent).

Quant aux thèmes athématiques, on a réservé d'ordinaire l'emploi de **-m* à l'Acc. sg. et celui de **ōm* au Gen. pl. : de même que dans le type Nom. sg. **-s*/ Gen. sg. (et pl.) **-os*. Naturellement, d'autres facteurs secondaires comptent aussi : la place de l'accent et le vocalisme pré-désinentiel. Mais les faits sont clairs : probablement les deux processus différenciateurs ont évolué parallèlement en s'influençant réciproquement. Ils ont atteint leur maximum en I.E. III où il n'y a plus **-om* à l'Acc. athématique et où les types **-s*/**-os* et **-φ*/**-os* se sont répandus.

4. La flexion du pluriel en général.

Ce qui a été dit jusqu'ici nous avance beaucoup sur la recherche concernant les origines de la flexion du pluriel. Nous avons vu, effectivement, les phénomènes fondamentaux : caractère secondaire du pluriel ; différenciation du pluriel grâce à une nouvelle répartition de désinences (**-os*/**-om*) ou grâce à l'emploi d'une même désinence à différent degré vocalique (*o/e*, *φ/e*, *o/ō*) ou la création d'une désinence spéciale de pl. (*-s*) ou à l'admission d'influences externes ou aussi grâce au processus de l'agglutination en utilisant les éléments signalés.

Très concrètement, nous avons assisté à la création d'une dés. de pl. *-s* à partir d'un *-s* de Nom. indifférent au nombre et aussi d'une dés. *-es* ayant la même fonction. Et nous avons vu, au moins, un cas très remarquable d'agglutination, le Gen. pl. **ās-ōm*. Il est bien clair qu'un autre cas évident d'agglutination est celui de l'Acc. pl. en **ōm-s* ou **-m-s* qui, parfois, se conserve intact (Gr. Cret. *τόνς*, *τρύνς*) et, parfois, subit différents processus phonétiques ou d'un autre genre. Ce qui n'est pas si clair est de savoir si cet Acc. pl. remonte à l'Anatolien (j'ai proposé : *-us* < **-ms* ; *-aš* en Lydien serait une autre évolution du même groupe) ou si, comme on le pense d'habitude, il s'agit d'une analogie de la flexion pronominale comparable au Nom. pl. en *-oi* dans certaines langues.

Voici donc le point de départ dont il faut tenir compte pour interpréter les autres cas de pl. sans entrer dans le détail de leur organisation dans diffé-

rentes langues. On sait bien qu'il s'agit de cas récents et de diffusion purement dialectale. En Anatolien, ce secteur de la flexion n'était pratiquement pas développé : il admettait des formes de sg. pour le pl. et, quand il se développa dans quelque cas concret (par ex. le Louv. cun. Gen. pl. *-nzan*, Dat. *-anza*), il s'agit d'innovations particulières.

On ne trouve pas, en Anatolien, de précédents de formes si caractéristiques de l'I.E. III dans ses diverses branches, telles celles qui ont un *-s* et parfois un *-i* et, d'autre part, celles qui commencent par *-bh* et par *-m*. Toutes ces formes sont des créations de l'I.E. III, comme on l'a dit.

Elles utilisent très concrètement, je crois, le *-s* "pluralisant" qui existe déjà en Anatolien bien qu'il soit encore peu employé dans cette langue. Si nous laissons de côté la définition "casuelle" qu'on attribue traditionnellement à chaque forme (et dont il est difficile de savoir en quelle mesure elle remonte à l'I.E. ou seulement à l'une ou à l'autre de ses branches), nous trouvons une série de formes **-ōis*, **-oisi* (et **-ois*, même si on doute parfois de son ancienneté) et **-si* (en **-ā-si* et la flexion athématique²⁷). Il apparaît évident qu'il s'agit, dans le premier cas, de formes **-ōi*, **-oi* "pluralisées" avec *-s* : au pl., on peut y ajouter ou non le *-i* propre du Dat. -Loc. sg. Remarquez que, en dehors du cas où *-i* était propre au thème, *-i* pouvait, au sg., être ajouté ou non au thème pur : de même au pl. En tout cas, on distinguait clairement les formes de base des nouvelles, plurielles, avec *-s*. Mais *-si* est différent dans *-ā-si* et les autres athématiques. La forme **-ā-s* n'est pas seulement pl., elle est aussi Nom. (et Gen., d'où son instabilité) : là, le **-i* est absolument nécessaire. Quant au **-si* des athématiques de thème en consonne, c'est, sans doute, une forme très secondaire de même que, nous l'avons vu, une bonne partie de cette flexion : c'est **-s* qu'on ajoute, non plus **-es* (qui est Nom. pl.).

Ainsi, nous nous trouvons toujours devant des thèmes purs (originaux ou créés secondairement) auxquels s'ajoute un indice de pl. et parfois, un autre de Dat. -Loc.

Il est clair que cet exposé n'épuise pas toutes les hypothèses dont la recherche nous mènerait très loin et nous ferait entrer sur le terrain de la scission et de l'évolution des cas adverbiaux. Il existe par exemple, du moins du point de vue traditionnel, des asymétries : **-ōis* est instrumental dans différentes langues²⁸, tandis qu'au sg. **-ōi* est considéré comme Dat. (ou Dat. -Loc., parfois il y a un Loc. **-ōi*), **-ō* étant l'instrumental. Mais tout cela est le résultat,

²⁷ Je trouve cette explication préférable à une autre à partir du Nom. pl. *-ās*.

²⁸ Je n'aborde pas ici les formes secondaires et contaminées comme le Gr. *-αις*, *-ησι*, *-ης*.

comme j'ai dit, de différenciations secondaires conditionnées localement et temporellement. L'asymétrie, pour les cas de pl., est une preuve de plus du caractère récent de tous ces processus. Et, plus que le fonctionnement des systèmes qui se créent, elle n'affecte pas également tous les cas : par ex., il n'y a pas de traces de Loc. différent de l'Instr. dans les thèmes en \bar{a} , ni au sg. ni au pl.

On pourrait dire des choses semblables en ce qui concerne la spécialisation des cas en $-m$ du Balte-Slave et du Germanique et en $-bh$ d'une plus ample gamme de langues. Je ne veux pas aborder ici le problème de leur origine (probablement dérivée d'agglutination), ni celui des procédés formels pour adapter ces formes au système de cas et de nombres qui se créait peu à peu. Mais il y a un point sur lequel je veux insister : de toute évidence, on a employé des formes avec $-s$ pour marquer le pl. ($*-mos$, $*-mis$, $*-bhis$, $*-bhios$, $*-bhos$ sont les formes qui se reconstruisent dans les différentes langues, comme on sait). A côté de ces formes, nous trouvons parfois celles qui leur correspondent au sg., sans $-s$: surtout $-mi$ et $-bhi$. Le fait de leur emploi parfois non comme cas de sg. mais indifféremment du nombre (par ex. $-\phi i$ en Gr.) est, naturellement, un reste de l'ancienne indifférenciation garantie d'autre part par une forme hittite *kwuapi* "où"²⁹

Quelques conclusions

Les pages précédentes ne prétendaient pas, je l'ai déjà dit, faire une étude d'ensemble de la déclinaison de l'I.E. II ni de celle de l'I.E. III. Je n'ai pas abordé, par exemple, les cas Instr. ou Abl. avec $-d$ ou $-t$; ni les formes de duel sauf celle de thème pur en $-\bar{a}i < *{}^o H_3^{i\bar{o}}$ (je crois que le duel est propre seulement d'une partie de l'I.E. III et fut créé probablement dans les noms thématiques sur l'analogie de $*du\bar{o}$, $*ambh\bar{o}$, anciens thèmes en $*-e/oH_3^{i\bar{a}}$); et je n'ai pas considéré la différenciation de l'ancien cas adverbial (que nous pouvons appeler Dat. -Loc. ou comme nous voudrions) dans les différentes branches linguistiques et à des dates différentes, ni non plus les plus diverses réélaborations du système dans les différentes langues indo-européennes.

²⁹ Même en Mycénien, selon des idées très répandues, cf. M. Lejeune, "L'Instrumental pluriel thématique" *RPh* 42, 1968, p. 219-229; A. Thumb - A. Scherer, *Handbuch der griechischen Dialekte*, II, 2^e éd., Heidelberg 1959, p. 341; mais voyons les réserves de A. Morpurgo "An Instrumental-Ablative in Mycenaen", *Proc. of the Cambridge Coll. on Myc. Studies*, Cambridge 1966, pp. 191-202. Remarquons, d'autre part, que $-oi (= -οιοι)$ est Dat. -Loc. -Instr. de même que $-opi$ est Instr. -Loc. (et $-a-pi$ Instr. -Loc.; $-a-i = -\bar{a}οιοι$ Dat. -Loc. Instr.). Et qu'en Grec postérieur, il n'y a pas de trace d'opposition casuelle $-οις (> *-\bar{o}is$, bien que cela ne soit pas sûr du tout) $/-οιοι$. Ceci peut être un exemple de la complexité du problème (cf. aussi R. Lazzeroni "Il dativo plurale della I e della II declinazione nei dialetti greci", *SSL* 8, 1968, p. 173-197).

Je crois néanmoins que la mise en relief des phénomènes anatoliens relatifs aux cinq cas fondamentaux améliore notre connaissance de l'évolution du système en I.E. III et, dans ce système, en Grec. Les lignes fondamentales de cette évolution consistent d'abord à réduire l'emploi des thèmes purs et à spécialiser les thèmes conservés dans des emplois très déterminés; elles consistent en plus à développer les deux flexions symétriques et opposées qui s'influencent réciproquement, à savoir, celle en \bar{a} et celle en $-o$, à isoler la première des thèmes en $-i$ et à développer la flexion athématique de thèmes animés en $-r$, $-n$ et occlusive. Puis l'évolution a eu tendance à généraliser les formes avec désinences $-s$ et $-m$ vis-à-vis des formes correspondantes de thème pur, en éliminant l'ambiguïté entre Nom. et Gen., sg. et pl.; pour cela, on a utilisé des formes alternantes diverses, la création d'un morphème pluralisant $-s$ et des faits d'agglutination. Tout cela s'ébauchait déjà en I.E. II mais maintenant ce phénomène a progressé fortement.

A plusieurs reprises, mais surtout dans un travail récent³⁰, j'ai présenté l'idée suivante : le système originel de cinq cas de l'I.E. naquit de la synthèse ou combinaison d'une série d'oppositions binaires conditionnées soit par des contextes différents, soit par des fonctions de la langue différentes elles-aussi. Une fois le système créé, celui-ci consistait encore en une série d'oppositions partielles (entre deux ou trois cas, entre un cas et les autres) dans des contextes ou des fonctions déterminées. Réellement, il s'agit d'une formalisation de fonctions grammaticales du nom, pas toutes possibles dans toutes les classes du nom ni dans tous les contextes ou fonctions de la langue.

Du passé, il est resté la possibilité de l'emploi du thème pur avec différentes valeurs casuelles : plus nettement en Anatolien que plus tard, chaque cas ayant tendance à se distinguer à l'aide de différenciations phonétiques et de phénomènes d'analogie et aussi d'agglutination. A part cela, on a utilisé principalement deux allongements $-s$ et $-m$ qu'on a employés pour plus d'un cas, et aussi dans le système verbal : à partir d'un moment donné on a cherché, cependant, une définition autonome, univoque et pas simplement contextuelle de chaque cas et de chaque nombre. Il faut tenir compte du fait que la fonction casuelle a synchrétisé deux catégories naissantes elles-aussi : celle du genre (d'abord l'animé/l'inanimé, ensuite, dans le premier, le masc./fem.) et celle du nombre. Et il s'agissait de leur donner aussi une expression autonome (laquelle n'a pas toujours été obtenue, d'autre part). Plus tard il existait une tendance à scinder le cas adverbial en d'autres cas plus précis et plus définis : cela, dès l'Anatolien, avec des différences selon les langues et dans chacune, selon les thèmes.

³⁰ Je crois donc inexacte la thèse de R. Lazzeroni, "Fra glottogonia e storia : la desinenza dello strumentale plurale indoeuropeo" *SSL* 10, 1970, pp. 53-78, selon laquelle les formes sans $-s$ auraient dérivé secondairement de celles avec $-s$.

Ainsi, très tôt, le système de la flexion nominale devint très complexe et plein de problèmes. L'I.E. III le fit progresser sur des lignes déjà tracées par l'I.E. II. Il réussit à avancer lui-même aussi bien que les différentes branches linguistiques sur le chemin de la cohérence, de la systématisation, de la différenciation de formes spécialisées. Il est certain qu'un grand nombre d'irrégularités persista : entre autres, des phénomènes d'amalgame, de syncrétisme, d'allomorphisme, etc. etc. D'autre part, les différentes langues hésitaient : certaines menaient très loin la tendance à un nombre maximal de cas, d'autres ne prétendaient pas développer cette tendance et elles perdaient, tôt ou tard, le bénéfice des débuts différenciateurs. Il reste ici une histoire qui n'est pas encore écrite à cause du préjugé néo-grammairien de partir d'un système parfaitement défini, sur la base de huit cas. Des traits comme ceux que nous avons notés sur les efforts (pas entièrement réussis) du Hittite d'opposer un Dat. à un Terminatif ou ceux (également hésitants) du Grec envers le Dat., Loc et Instr., ces traits donc devraient s'intégrer dans cette histoire. De même que bien d'autres choses encore.

Université de Madrid

Francisco R. ADRADOS